

J. TOURNEUR-AUMONT



**LE PROPHÈTE BRETON GUINGLAFF**  
**AU SERVICE DU ROI DE FRANCE CHARLES VII**

A. M. ERNAULT,  
Professeur honoraire à la Faculté des Lettres  
de Poitiers,  
en souvenir et en hommage.

Dater une œuvre de fantaisie, une « prophétie » en 215 vers, dont le texte est mal établi, en un langage dont on ne possède pas la familiarité, est une aventure.

Le premier mouvement est de s'abstenir.

Mais les prophéties de Guinglaff contiennent des éléments de géographie historique très particuliers, propres à retenir l'attention, en dehors de l'attrait désormais ordinaire de la recherche historique à travers la poésie.

On est ainsi conduit vers quelques propositions précises, dont on eût d'abord incliné à se méfier.

**I. — La prophétie de Guinglaff, composition savante  
de style XV<sup>e</sup> siècle.**

Le poème de Guinglaff se compose d'un *Prélude* [vers 1-17], de quatre *Refrains* [18-23, 32-35, 62-65, 133-136] et quatre *Couplets* [24-31, 36-61, 66-132, 137-245].

C'est donc un exemplaire de *Chant Royal*, suivant les formules connues du xv<sup>e</sup> siècle.

8.210307

L'art de rimer une chronique, une complainte, un dialogue, de mettre un mystère en douzaines de milliers de vers était alors vulgarisé depuis longtemps. A la fin du *xiv<sup>e</sup>* siècle, un clerc trouvait à portée de sa main pour composer un sermon des recueils de modèles pour utilisation instantanée, comme étaient le *Dormi secure* (dors tranquille), l'*Ars dilatandi sermones*, etc. De même pour agencer des ritournelles et des couplets, il y avait, par exemple, le guide pratique du héraut de Charles V, EUSTACHE DESCHAMPS, *Art de dictier et de faire ballades et chants royaux* (1392).

Par leur forme, les prophéties de Guinglaff se classent donc dans une série banale.

L'heuristique des thèmes littéraires conduit à la même conclusion.

« Les visionnaires ont pullulé durant toute la première moitié du *xv<sup>e</sup>* siècle », écrit A. MOLINIER (1). La vision était depuis la Renaissance carolingienne (avec Ermold le Noir, Walafrid Strabon, etc.) et même depuis les Vies de saints mérovingiennes un genre littéraire mis en règles. Elle redevenit de mise courante; quand le *xv<sup>e</sup>* siècle eut popularisé, sous l'influence de la culture ecclésiastique, la littérature didactique et morale. Il y eut un répertoire de lieux communs à l'usage de l'ascète inspiré, du reclus comme Marie Robine à Avignon, ou du solitaire au désert comme Guinglaff. Ainsi qu'en témoignèrent des procès comme le deuxième des quatre procès de Jeanne d'Arc (celui de 1430-1431), comme celui de Gilles de Rais (1440), la démonologie enrichissait alors ce répertoire. Une prophétie se composait à l'aide de lieux communs quasi-catalogués, comme on composait par exemple un Dialogue du Corps et de l'Âme et, bientôt, un Miroir du Salut.

La science du calendrier, que les Facultés de théologie enseignaient aux clercs avec autant de ferveur que les Facultés de médecine, l'astrologie, procurait les thèmes chronologiques.

(1) A. MOLINIER, *Les sources de l'histoire de France*, vol. IV, 1904, p. 309.

## AU SERVICE DU ROI DE FRANCE CHARLES VII 3

Avec les *Tables de Pâques* on pouvait prévoir aisément, au milieu du xv<sup>e</sup> siècle, que Pâques tomberait en 1574 le 11 avril et que Noël serait un dimanche [vers 86-87] (1).

Aux mêmes courants de pensée à l'uniforme appartiennent les passages sur les sphères translucides [45], les phénomènes naturels [37-40], les tours apocalyptiques et sentencieux [129, quiconque sera verra sans doute; 184, car la Prophétie l'enseigne, etc.].

Des préoccupations d'une profondeur particulières au siècle de François Villon et des danses Macabré se trahissent en quelques passages, sur le dévergondage et la cruauté des mœurs après la Grande Guerre [145-146], sur la dépravation et les malheurs du clergé après le Grand Schisme [27-31, 48, 52-61, 54, 134, 158], peints aussi au temps du Roman de la Rose, mais avec un accent moins pénétrant. Cet accent est comme la signature d'une époque, et contribue à expliquer la survivance des prophéties de Guinglaff au milieu d'une production littéraire de convention et surabondante.

Une première proposition peut donc être ainsi formulée : les prophéties de Guinglaff ne sont pas de la poésie naïve et populaire. Elles se présentent comme l'œuvre d'un clerc atablé devant le métier, appliquant une recette de rhétorique, usuelle au xv<sup>e</sup> siècle.

## II. — Inquiétudes bretonnes en ce siècle.

Une note de sincérité vibrante distingue l'œuvre.

Lé clerc qui fait parler Guinglaff ne s'adresse qu'au pays breton, veut atteindre les cœurs bretons, exprimer leur anxiété, agir par son chant.

En Bretonnerie Haute et Basse. [vers 189]

Il renseigne ainsi. La série de malheurs que fait craindre Guinglaff procure une exacte peinture, un dénombrement précis des inquiétudes bretonnes au xv<sup>e</sup> siècle.

(1) A. GIRY, *Manuel du Diplomatique*. Paris, 1894, p. 203.

## 4

## LE PROPHÈTE BRETON GUINGLAFF

En tête vient la peur chronique de l'incursion anglaise, qui domine l'œuvre, en toutes ses parties et emplit le couplet final [159-245].

L'attente du secours à organiser est une autre cause d'anxiété. La guerre de Succession de Bretagne après avoir apporté, au XIV<sup>e</sup> siècle, les horreurs d'une « guerre des Deux Roses », a prolongé un siècle ses contrecoups, qui perpétuent le souvenir d'inexpiables atrocités, celui des

... cœurs de mères partagés  
et pareillement blessés à mort  
... Entre chaque maison  
une guerre déclarée [vers 104-107].

On voit vaciller l'institution ducale.

Un duc viendra de France en Bretagne [148]  
Un duc ira de Bretagne en France. [166]

Guinglaff place le Roi avant le Duc, si le duc est visé au vers 58 :

Roi et Chef.

Le prophète pense curieusement [205-213] aux milices des paroisses organisées par Artur de Bretagne, comte de Richmond, connétable de France, en 1425, introduites plus tard dans le royaume de France. Il n'ignore pas l'artillerie [199], citée dans le même passage et qui se développa en Bretagne en même temps que l'architecture militaire, après la Guerre de Succession de 1341-1365.

Mais le clerc qui fait parler Guinglaff, « l'Archidruide », compte aussi pour le salut commun sur la puissance de la foi chrétienne.

Sa terreur de l'hérésie,

Des hérétiques de mauvaise cervelle. [vers 56...]

fait penser à la Pré-Réforme, aux Hussites, contre lesquels, en 1429, se tournait l'esprit de croisade de Jeanne d'Arc et s'armait l'évêque de Winchester, chancelier d'Angleterre.

Comme il convient en une prophétie médiévale, on rencontre une allusion à la fin du monde [21]; de même qu'en un passage habituel aux devins populaires, Guinglaff s'offre à tout prédire excepté les dates de mort des interlocuteurs [26].

Mais ces questions d'usage prennent un sens singulier évoquées dans la Bretagne anxieuse du xv<sup>e</sup> siècle, où l'idée de la fin du monde avait, en 1418-1419, fourni à la prédication retentissante de saint Vincent Ferrier (canonisé en 1455) le thème principal.

C'est Artur qui consulte Guinglaff.

Le xv<sup>e</sup> siècle apportait un renouveau de faveur au nom d'Artur, comme à celui de Merlin.

Le nom de bon augure du défenseur légendaire des Bretons contre les Saxons et Anglais sonne agréablement dans l'écrit d'un prophète de malheurs.

Il convenait que ce nom fût ressuscité en un siècle d'infortunes bretonnes, pour être porté par quelque chef breton.

Peut-être le nom d'Artur n'est-il point introduit par hasard dans un *Chant royal Breton* du xv<sup>e</sup> siècle.

### III. — Préoccupations bretonnes particulières au temps du duc François I<sup>er</sup> (1442-1450).

Le nom de Glendower, qui se présente devant un mot à restituer [13] inviterait à dater le poème au début du siècle. Mais c'est une hypothèse fragile.

Le nom de Henri, fils de Henri [100], peut s'appliquer au roi Henri V de Lancastre (1413-1422), mais beaucoup mieux à Henri VI (1422-1461), sous lequel se multiplièrent les tentatives d'incursion et de pillerie en Bretagne. La témérité des aventuriers anglais croissait avec la démesure de Henri VI, petit-fils de Charles VI de France, et avec leur dépit en Normandie. Ils visaient surtout la Bretagne du nord. Le duc de Somerset surprit en pleine paix La Guerche (août 1443), avant de s'emparer, par guet-apens, de Fougères (le 24 mars 1449).

Les derniers contrecoups de la Guerre de Succession de Bretagne paraissaient anachroniques; et les prétentions des Penthièvre, criminelles, autant que les aberrations du malheureux Gilles de Bretagne, jeune frère du duc François I<sup>er</sup> de Bretagne (1442-1450) et de Pierre (1450-1457), neveu d'Artur III, comte de Richemont (1457-1458). Peut-être Guinglaff, qui pense volontiers à la Bretagne du Nord, la plus menacée par les périls intérieurs et extérieurs, vise-t-il ces difficultés bien connues en signalant [108-109] le « voleur du Goelou » qui :

Jettera la Bretagne sur sa bouche.

Ce fut en 1448 que survint la réconciliation des Montfort et des Penthièvre et en avril 1450 que mourut mystérieusement Gilles de Bretagne.

Le problème de la succession de Bretagne devenait alors une cause d'angoisses. Le duc François I<sup>er</sup> n'avait pas de fils. Et la situation de 1341, origine des malheurs bretons, se représentait si sa fille Marguerite, unique héritière, épousait quelque ambitieux, rival de ses oncles Pierre et Gilles, de ses grands-oncles Artur et Richard, le Richard d'Etampes, dont la lignée devait un jour triompher et finir avec la duchesse Anne de Bretagne.

Ce fut seulement par son testament du 16 juillet 1450 que le duc François I<sup>er</sup> fixa solennellement ses volontés et la transmission du pouvoir ducal, ordonna le mariage de Marguerite avec son cousin François d'Etampes (le futur duc François II, 1458-1488), fit d'Artur un héritier présomptif.

Les angoisses exprimées par Guinglaff [66-67] au sujet du péril d'Etampes permettent donc de dater l'œuvre avant le 16 juillet 1450.

Lorsque duc sera à Etampes  
Il n'y aura personne en Bretagne sans malheur.

C'est encore le risque d'Etampes qui ailleurs effraiera Guinglaff [148-151]. Le comté d'Etampes, qui appartenait à la fois à Richard, frère de Jean V (1399-1442) et d'Artur de Richemont,

## AU SERVICE DU ROI DE FRANCE CHARLES VII

7

depuis 1421, et au duc de Bourgogne, était une cause possible de complications mêlant la Bretagne à des querelles interminables, qu'Artur de Richemont, curateur de son neveu François d'Elampes, était intéressé à prévenir.

Le mariage très solennel de François d'Elampes et de Marguerite de Bretagne aux Etats de 1455 rendit vaines les terreurs que Guinglaiff exprimait et qui n'avaient de sens qu'au temps du duc François I<sup>er</sup>.

Cet élément de datation est précis.

Il conduit vers de nouvelles analyses.

#### IV. — La littérature politique régionale.

C'était donc un rimeur politicien que le Guinglaiff ami d'Artur, imaginé par le clerc contemporain du duc François I<sup>er</sup>.

L'abondance de la littérature politique en vers est une marque bien connue du temps de Charles VII.

Main Chartier, avec son *Quadriloge Invectif*, n'est que le représentant le plus fameux d'un genre représenté par des centaines d'œuvres et de poèmes comparables.

Recueillir les « Chansons historiques et populaires » de ce temps est devenu une spécialité bibliographique.

Les régions les plus atteintes par les secousses de la Guerre de Cent Ans se trouvèrent les plus productives : Normandie, Bourgogne, Centre-Ouest de la France, pays de la Loire. Non seulement les résidences princières mais les villes, constamment sollicitées en sens divers par les partis concurrents, virent s'épanouir une littérature politique en vers. Les écrivains normands-français comme Olivier Basselin, Richard Blondel, Thomas Basin, accaparent injustement l'attention. Il y a un courant parallèle en Bretagne, du poème en 519 vers *sur la Bataille des Trente* (26 mars 1351), à la *Ballade sur la surprise de Fougères* (24 mars 1449).

En ce temps de détresses et de massacres, d'épidémies morales, de superstitions, la poésie politique prenait sponta-

nément la forme de complainte, de doléances avec des rictus de danses Macabré. On s'habituaît à ne plus compter sur l'Église divisée et affaiblie, sur la royauté, sur la noblesse, ni sur aucune des puissances vers lesquelles la tradition avait invité à se tourner pour espérer. On attendait le secours de messagers divins ou diaboliques. Un clerc de Spire saluait Jeanne d'Arc *Sibylla Francica*. Un clerc breton appelait Guinglaff. Il le déclarait, avant de faire parler ses voix, bon chrétien ayant

de Dieu sa gloire au ciel...

. Par la grâce de Dieu, il connaissait

l'avenir au vrai, le temps manifesté divinement. [vers 9-13]

Guinglaff orthodoxe mérite de donner

un dimanche

un beau matin [13-14]

des conseils à Artur.

Le connétable Artur de Richemont, saluant Jeanne d'Arc, avait dit : « Si vous êtes de par Dieu, je ne vous crains en rien; si vous êtes de par le diable, je vous crains encore moins » (1).

Artur pouvait écouter Guinglaff. Sa poésie était saine. Ses voix venaient de Dieu.

## V.

### Les campagnes diplomatiques du roi de France Charles VII.

Les voix de ce genre étaient à l'ordinaire au service d'un prince, tantôt avec le sublime désintéressement de la Pucelle, tantôt contre honoraires.

Le prophète calculateur qui annonce en refrains et couplets un avenir menaçant pour la Bretagne provoque certain soupçon.

Peut-être, comme alors tant d'autres rimeurs de profession, sert-il une cause profitable.

(1) COSNEAU, *Le Connétable de Richemont*, 1886, p. 169.



## AU SERVICE DU ROI DE FRANCE CHARLES VII 9

Capter à son service le talent des clercs et l'inspiration des visionnaires était au xv<sup>e</sup> siècle un art depuis longtemps familier dans les chancelleries. La diplomatie des papes et des antipapes, celle des prétendants, dans les guerres de succession, venaient de le vulgariser<sup>(1)</sup>. Les clercs au service de rois ou de princes étaient exercés à tourner des pamphlets en poèmes allégoriques de toutes dimensions. Le *Pastoralet* atteint 9.140 vers. Les grands seigneurs pensionnaient des clercs pour tous usages diplomatiques, historiques et littéraires. Le fastueux Gilles de Rais fit fabriquer, pour une fête à Orléans, un mystère de 25.000 vers. Le duc Jean IV de Montfort, le vainqueur du roi de France Charles V, avait pour historiographe Guillaume de Saint-André, qui écrivit en 4.306 vers octosyllabiques, « le livre du bon Jean de Bretagne ». Jean de Saint-Paul, page du duc François I<sup>er</sup>, devint chambellan et chroniqueur du duc François II.

Dans la première moitié du xv<sup>e</sup> siècle, le prince le plus adroit, le plus actif dans le maniement de toutes les armes diplomatiques se trouvait être celui qui en avait le plus grand besoin, le roi de France Charles VII. Dès ses premières années de règne « jamais roi de France n'avait envoyé tant d'ambassades »<sup>(2)</sup>, ni provoqué pour son service de plus cruels concours entre ambitieux. Pacifique, méditatif et autoritaire doux, Charles VII — comme Charles V — savait se servir des chefs de guerre comme Richemont, le duc d'Alençon. Jeanne d'Arc, mais obstinément leur préférait les calculateurs. Comme Charles V faisait mettre un traité de politique dans la forme d'un dialogue entre un clerc et un chevalier (le Songe du Verger), Charles VII fit composer, suivant les lieux et les temps, des instruments diplomatiques, en toutes formes littéraires : pour les causes royales, des *mémoires*, des *débats*, des *chroniques*; chez ses adversaires, des *complaintes*, des

(1) Voir, à propos de la prophétesse de Rabastens, A. MOLINIER, *Les sources de l'Histoire de France*, vol. IV, n<sup>o</sup> 3853, etc.

(2) PETIT-DUTAILLIS, *Charles VII, Louis XI et les premières années de Charles VIII*. Paris, 1902, p. 30.

*appels*, qu'il savait à son gré, à son heure, négliger ou entendre.

Ce roi, qui savait avec tant de douceur tenace et rusée diriger des « campagnes de presse », n'avait garde de négliger les astrologues — qu'avait aussi aimés son grand-père — ni les prophètes anciens et modernes.

Merlin, prophète et sorcier gallois, avait été imaginé au <sup>xii</sup><sup>e</sup> siècle par un « fabricant de fables », l'évêque de Saint-Asaph en Angleterre, au service d'Artur de Bretagne, fils de Geoffroy Plantagenet.

Charles VII fut aussi bien servi.

Les clercs des vieilles villes lettrées, refuges du roi de Bourges et réduits nationaux, comme Poitiers et Tours, surent rendre à Merlin son office et lui trouver des aides, notamment pour la politique franco-bretonne.

**VI. — La politique franco-bretonne de Charles VII,  
du duc François I<sup>er</sup>  
et d'Artur de Bretagne, connétable de Richemont.**

Quand la duchesse Anne de Bretagne âgée de 15 ans a épousé, après une défaite, Charles VIII âgé de 21 ans, ils ont terminé de longues fiançailles entre la Bretagne et la France.

Le mérite de l'union ne revient pas à Louis XI, qui n'eut de rapports qu'avec un duc, François II, et les conduisit avec un périlleux machiavélisme, fort déplaisant à la Bretagne.

Une part majeure, très éminente, revient à Charles VII.

De Bourges, Chinon et Tours, postes de guet de ce roi vigilant et temporisateur, il enveloppa dans sa diplomatie conquérante toute la France océanique.

Les triomphes de Normandie et de Guyenne retiennent seuls l'attention.

Mais il fut aussi heureux en Bretagne.

Il faudra revenir un jour sur cette histoire.

## AU SERVICE DU ROI DE FRANCE CHARLES VII 11

Charles VII, grand roi des provinces de France, subtil à pénétrer le génie de chacune, sut comprendre et traiter la Bretagne, avec le tact, la longanimité, la fine modération de Charles V.

La part vraiment suprême de Charles VII dans le rapprochement franco-breton se résume en trois actes : le parti breton-français accomplit auprès de lui les progrès décisifs; il gagna l'amitié des quatre ducs de Bretagne qui vinrent lui apporter hommage et le rapprochement dynastique fut avec lui déjà familial; il assura la coopération franco-bretonne.

Le seul trait de cette politique qu'il convienne ici de relever est qu'il saisit familièrement toute la Bretagne dans ses campagnes diplomatiques. Peut-être aima-t-il le génie breton. Il sut du moins s'en pénétrer sympathiquement, en préparer l'apprivoisement et la conduite.

En un temps où le merveilleux était une hantise, la poésie et la légende étaient des armes aussi utiles que les sentences du Parlement, et plus efficaces que les tracasseries des officiers du roi dénoncées par Guillaume de Saint-André.

Car liberté est délectable  
Et belle et bonne et profitable.  
De servitude avaient horreur.  
Quand ils voyaient trefout entour  
Comment en France elle régnait  
Foul était qui paour n'en avait.

L'autonomisme des francophiles bretons d'alors est difficilement compris des Français d'aujourd'hui. Qu'il suffise d'évoquer celui des Belges wallons, des Suisses romands, des Canadiens français d'aujourd'hui, ou celui des Lorrains, Comtois et Rochelais du xvii<sup>e</sup> siècle, à la fois autonomistes farouches et fiers d'appartenir à un grand domaine de civilisation française.

L'Eglise était une médiatrice. Des clercs surent magnifier saint Yves, Charles de Blois, Duguesclin, aux siècles où, comme réplique à l'histoire monarchique française, la légende bretonne autonomiste opposait Conan Mériadec à Clovis, les

barons de Bretagne aux pairs de France, Ehermine (1381) aux fleurs de lys des oncles de Charles V. Le parti breton-français qui entourait et servait Charles VII, après lui avoir sauvé la vie en 1418, lors de la fuite de Paris, ne manquait pas de clercs bretonnants, disposés à mettre leur art du gwerz et du son à l'unisson de la complainte et de la ballade, pour la cause franco-bretonne.

La première Université bretonne ne fut fondée qu'en 1460. La « nation de Bretagne » fréquentait auparavant les Universités de Poitiers, Angers, Orléans, Paris. Poitiers, qui avait chanté Merlin, Tours, réceptacle des vieux manuscrits, Tours <sup>(1)</sup>, où le confesseur de Marie Robine conservait les Révélations de la prophétesse recluse d'Avignon en visite à la cour de France <sup>(2)</sup>, étaient des lieux où la politique franco-bretonne rencontrait des clercs bretonnants utilisables, au siècle où l'on commença à rédiger et à écrire en breton.

Rédiger en breton des Prophéties de Guinglaff était une aussi bonne procédure que l'avaient été pour le pape Urbain VI les Révélations de Constance de Rabastens écrites en langue catalane.

On avait fait parler Merlin en 1429.

Le tour de Guinglaff était arrivé.

### **VII. — La préparation littéraire de l'expédition franco-bretonne en Normandie (août 1449-août 1450).**

L'expédition de Normandie, revanche d'Azincourt et de Verneuil, triomphe et chef-d'œuvre diplomatique de Charles VII, fut préparée avec une diligence impeccable en toutes ses parties, et dès la paix d'Arras conclue avec le duc de Bourgogne (1435).

(1) La ville du concile de 813 favorable aux langues populaires.

(2) A. MOLINIER, *Les sources de l'histoire de France*, vol. IV, 1904, n° 4527.

AU SERVICE DU ROI DE FRANCE CHARLES VII 13

L'expédition comportait la collaboration de colonnes bretonnes que devaient commander le duc François 1<sup>er</sup> et son oncle le comte de Richemont, Artur de Bretagne, connétable de France.

Richemont, agent de liaison éminent et expérimenté, que devait récompenser le gouvernement de la Normandie, assura la coopération bretonne officielle et spontanée. Il dirigea les préparatifs bretons, près du duc son neveu et près de l'opinion bretonne avec le titre de lieutenant général du duc de Bretagne (1).

La préparation juridique et morale de la guerre finale contre les Anglais et de la reconquête définitive de la Normandie fut aussi soignée que la préparation de l'artillerie et des alliances. Elle eut pour but d'enlever aux Anglais « cette confiance en leur supériorité qui, auparavant, était pour eux une si grande force » Cosneau, p. 398). Ce fut « poussé par le connétable » (p. 405) que le duc François 1<sup>er</sup> offrit à Charles VII sa participation pour une nouvelle campagne en 1450. Cette année-là marque pour le roi de France et ses collaborateurs l'ère du triomphe, des réhabilitations et de la grandeur. La campagne d'enquêtes, de plaintes, de mémoires, qui précéda la victoire, intéressa la Bretagne, dont Artur avait en fait et en droit la direction militaire et spirituelle.

A la célèbre *Complainte des Normands*

contre les Anglais  
la désolée et male nation,

répond comme un écho la *Complainte des Bretons* dite Prophétie de Guinglaiff.

La bataille intellectuelle avait au xv<sup>e</sup> siècle gagné en profondeur, avec la création d'universités concurrentes, l'étude des fondements historiques des causes en présence, la recherche des ressorts intimes qui meuvent l'opinion, comme le sacre à Reims, la réhabilitation de Jeanne d'Arc, la canonisation de Vincent Ferrier.

(1) VOIR COSNEAU, *Artur de Richemont*. Paris, 1886, p. 395.

Avec Artur de Bretagne, Charles VII fut comme ailleurs le Bien Servi.

La coalition des Anglais et d'alliés dans la France de l'Est fut empêchée.

Beaucoup de Saxons et d'étrangers  
qui viendront sans doute d'Orient. [81-82]

Les rapports de la Bretagne avec la Bourgogne et l'Autriche étaient surveillés (1). Charles VII et le Dauphin étaient allés en Lorraine, en Suisse. Le projet de mariage entre Sigismond d'Autriche et Eléonore d'Ecosse (en 1448) n'était pas oublié. Charles VII avait obtenu l'assentiment du duc de Bourgogne Philippe le Bon à l'expédition de Normandie.

Les forces bretonnes jadis divisées contre elles-mêmes [104-107] étaient unifiées par la concentration en Bretagne du Nord. Le centre de mobilisation bretonne choisi en 1449 fut Dinan.

Les sentiments communs propres à soulever l'ensemble de l'opinion bretonne étaient la colère contre l'Anglais et la crainte des pirateries. La plus grande partie de la complainte de Guinglauff développe ces thèmes.

Les Anglais

mettront Bretagne sans monnaie [103]

ou bien il faudra enfouir ses trésors

Les biens seront cachés  
Et jetez dans les trous cachez. [225-226]

Les Anglais menacent par toutes les côtes la Bretagne,

Et à Léon et à Trégher,  
Brest, Goellou et Port Blanc. [180, 182]

(1) Dès 1425-1427 Artur de Richemont d'ailleurs allié à la maison de Bourgogne, correspondait avec Lyon, voir *Revue du Lyonnais*, XIX, 1839, p. 323-343.

## AU SERVICE DU ROI DE FRANCE CHARLES VII

15

c'est un vrai songe d'enfer.

Il y aura beaucoup de navires  
des Diables tombés. [131-132]  
en bandes. [181]

Les Saxons arrivés (en armures blanches)  
seront aussi épais que les petits oiseaux  
le long de la terre et de la mer. [195, 196]

Les milices bretonnes seront cruellement éprouvées et toute  
la population avec elles [205-213].

Tant à ceux qui sont sans armes qu'aux gens armés. [207]  
Ils mourront tous par files. [213]

Et les Anglais seront

Sans aucun remors. [243]

La description de la terreur anglaise est le principal mor-  
ceau dans la complainte de Guinglaff [172-245]. Il termine  
l'œuvre. Il la domine. Guinglaff y profère la plainte de Jeanne  
d'Arc sur le royaume de France.

Ce sera pitié que la guerre de Bretagne. [97]

Les derniers vers sont un défi à l'opinion bretonne.

Le Saxon ira encore derechef  
Sans aucun remors...  
Dans une bande tous les Saxons  
Pour prendre possession en Bretagne. [242-245]

Mais à l'aiguillon provocateur s'ajoute çà et là une note de  
mépris contre les Anglais.

Saxons déraisonnables. [220]

Déjà la Ballade sur la surprise de Fougères avait lancé ce  
défi aux Anglais :

Pas n'avez les têtes plus dures  
Que les Bretons, la merci Dieu !

Et si Artur, défenseur merveilleux des Bretons contre les Saxons, consulte Guinglaff, ce n'est pas par désœuvrement.

Laissez faire

Roi et chef [58]

et l'

ordre d'un capitaine. [210]

Le seul nom d'Artur est un programme.

Artur

par adresse et subtilité

atteignit la main [de Guinglaff] et la prit. - [15, 16]

Il commande au devin de parler, comme le consul à l'augure avant la bataille.

Ou bien je te mettrai mal à l'aise. [23]

Artur fait parler. Artur fait agir. Artur commande, même à Guinglaff.

\*  
\* \*

Le xv<sup>e</sup> siècle fit apparaître des rhétoriciens bretonnants, aptes à faire, comme les autres, de la poésie sur commande, à puiser, comme les autres, avec artifice, dans le trésor des traditions populaires et des thèmes inventoriés.

Les prophéties de Guinglaff se rattachent à une lignée.

Elles paraissent l'œuvre d'un clerc breton formé sous l'influence de Tours ou à quelque autre centre d'action franco-bretonne en Loire moyenne ou aux confins du pays gallo.

Vers le temps où Villon devenait bachelier (1449), ce clerc savait assembler dans la forme convenue d'un chant royal les refrains et couplets d'une complainte à intentions politiques. La prophétie de Guinglaff se présente comme une consultation d'oracle avant la bataille, un instrument usagé dans un arsenal diplomatique.



On peut ramener la consultation d'Artur à quatre thèmes :

1. Guinglaff est un prophète comme il faut, « de par Dieu », à qui l'on peut se fier.
2. Artur le consulte.
3. Guinglaff prédit tous les malheurs connus, fin du monde, défaillance de l'Eglise, risques des guerres de succession; et surtout, le plus longuement, les assauts et les cruautés des pirates anglais.
4. Mais Artur est là.

Il y a sans doute beaucoup plus à voir dans les Prophéties de Guinglaff. On ne saurait tenir pour close l'enquête sur cette œuvre.

Mais si l'on gage que l'exploration y peut rencontrer de nouvelles chances, c'est parce que l'œuvre s'apparente à la littérature de confection, en série. La forme et le fond correspondent à des circonstances localisables et à un temps.